

Jean-Pierre Georges

LE MOI CHRONIQUE

Peinture originale de
Jean-Gilles Badaire

Préface de
Valérie Rouzeau

Collection Pleine Lune

Je prends le monde tel que je suis.
Louis Scutenaire

Préface

Un drôle d'oiseau rit dans le paysage de la poésie francophone depuis environ six ou sept lustres, il s'appelle Jean-Pierre Georges et il nous époustoufle. Quand il règle sous forme d'aphorismes son compte à l'existence dont l'ennui surtout l'accable, c'est avec tout l'humour jaune dont il est capable, loriot ! – aux « strophes successives parfois entrecoupées par un cri rauque et nasillard qui surprend »*

— *Qu'est-ce qui vous arrive ?*
— *De la famille.*

Une distance salutaire est posée d'emblée avec le titre qui annonce la couleur : de ce « moi » épinglé « chronique » on ne se remettra pas, autant alors s'en amuser un peu. Ce fin lecteur d'Apollinaire et de Jules Renard, de Cioran et, plus près de nous, Éric Sautou sait bien l'art de ne pas se prendre au sérieux. Sa « plainte », son « cri » ne lui appartient pas. On l'imagine écrire comme on jetterait « un gros caillou dans la rivière », par pur désœuvrement, ou simple distraction... sauf que Jean-Pierre Georges est aussi un bachelardien aux profondes rêveries, qu'il dise la neige ou les peupliers, le chat, le ruisseau, les petites routes de campagne au soleil... Et son lyrisme désenchanté n'en est pas moins essentiel.

Une hirondelle morte dans la main. Elle ferme les yeux, elle a la tête bleu ardoise : son vol indicible escamoté dans son poids plume.

Le lecteur de Jean-Pierre Georges ne sait pas toujours s'il doit rire ou pleurer et c'est là le don de l'artiste ès poésie, s'il nous remue beaucoup, s'il nous secoue, jamais le poète de l'ennui ne nous ennueie. Offrez-vous *Le moi chronique* et les œuvres complètes dans la foulée, parlez-en autour de vous, faites-en cadeau à vos proches, à vos lointains, vous ne le regretterez pas...

Valérie Rouzeau

**Le Chant des oiseaux*, André Bossus et François Charron, Éditions Le Sang de la terre, Paris, 1998

Je vous écris afin que nous puissions nous rencontrer, afin que nous puissions nous décevoir...

Alors qu'au loin, le corps d'une très jeune femme se penche sur la vague, on voit distinctement un peu de peau luire entre le jean et le débardeur.

L'écrivain : ah, c'est fastidieux ce travail de bureau.

Couple : je te reproche de me voir tel que je suis.

- Détends-toi.
- Je ne puis.
- Apaise-toi.
- Comment veux-tu.
- Glisse dans le bien-être.
- N'exagérons rien !

Les animaux et presque tous les hommes ne s'ennuient pas.

La modestie vraie : elle tue.

Il dort assis à son bureau, lunettes au bout du nez, début de bajoues, braguette ouverte...

Il rêve à des jeunes filles.

Ça va mieux depuis qu'il a définitivement renoncé à écrire un vrai livre.

Dire que dans mille ans il y aura encore un type remué par les fines silhouettes hivernales d'un rang de peupliers, avec les taches plus sombres que font les touffes de gui.

Combien de choses ardemment désirées sont passées, combien de choses longuement redoutées sont passées, ont disparu dans le rétroviseur de ma vie. Je roule toujours, de plus en plus vite.

Laissez-moi faire mon fiel.

Mort prématurément il laisse deux manuscrits en bas âge.

Maudits poètes !

Jules Renard dit à peu près ceci « un brin de muguet c'est délicieux, une brouettée de muguet répugne » ; remarque aisément transférable à la poésie : un vers, un distique c'est charmant, mais un tombereau de plaquettes...

Grand froid. Le rouge-gorge, il me voit venir avec ma bouilloire d'eau chaude et mes miettes de pain ; il se pousse, il monte sur la première basse branche du bouleau ; il attend tous poils gonflés. Son œil est petit et malin. Quand je suis parti, il vient voir tout ça de près. Mais ne touche à rien. Il n'a pas à me faire plaisir.

Il neige de plus en plus fort, mes essuie-glaces ne fournissent pas. Je conduis le nez sur la vitre. Je croise au ralenti un type qui en fait autant. Il veut me faire le coup de la sympathie – genre confraternité des mecs embarqués dans la même galère. Je le snobe à fond.

Devenir moins que rien c'est mourir.

« Dans le doute, abstiens-toi » si seulement j'avais suivi ce précepte le jour de ma naissance...

— Est-ce que tu veux du pain ?

Toutes premières paroles d'un très long silence conjugal.

Les meilleurs moments de ma vie : ceux passés à rêvasser devant un calendrier des postes.

Ma vie, ça fuit quelque part.

Un cheval tout seul dans un pré en plein hiver. Je m'arrête, il s'approche. J'ai appris qu'il ne faut pas tendre la main, geste agressif pour un cheval. Un peu inquiet j'avance la tête, la sienne est énorme. Il n'y a pas encore entre nous une vraie confiance. J'ai peur que d'un coup de dent il me supprime le nez.

Il faut savoir reconnaître qu'une journée entière c'est trop ; il y a bien de-ci de-là une ou deux minutes qui ne sont pas mal – qui feraient même plaisir – mais enfin jamais rien qui puisse réellement tenir une conscience en éveil pendant 17 ou 18 heures d'affilée.

Mourir : passer de singe à trépas.

Mourir : tuer le temps.

Je peux : soit me suicider, soit rester pour voir comment ça finit.

Dégringolade : du jour au lendemain on peut se retrouver sans un, et sans une.

On m'a donné la vie, j'ai acheté tout le reste.

Certains hommes font tout pour ne pas souffrir, c'est dire s'ils font peu de choses.

Si vous voulez savoir qui vous êtes, jusqu'où vous pouvez aller (dans le pire), occupez-vous d'enfants.

Un homme dit : « je suis nul » et il se trompe. Un homme dit : « je suis génial » et il se trompe. Un troisième dit : « je ne suis ni l'un ni l'autre... » et il se pend.

Avec quoi écrivez-vous ? Avec un pistolet dans le dos.

Trouvé dans un vieux carnet de français ayant appartenu à mon père :

SUCRER. Dites : « Sucrez votre café » et non « sucrez-vous ».

La photocopieuse fait un bourrage. La jeune institutrice désemparée me trouve attelé à ma pile de cahiers. Clic tirer ici, clac pousser là, crac refermer. Un mâle frisson de virile efficacité me parcourt l'échine. – Moi qui ne sais pas mettre en route un lave-linge ou déclencher un appareil-photo.

Vieillir, c'est faire des projets avec une calculette.

Après des mois de frénésie utilitaire, je redeviens peu à peu incapable... Alors, bientôt un livre !

Une des plus belles inventions : la minijupe.

Une brouette est entrée dans ma vie, dans ma 49^e année ; ne jamais dire « Fontaine, ou brouette, etc. »

Je voudrais définitivement et une fois pour toutes, et à jamais, oui je voudrais et jusqu'à ma dernière heure, jusqu'à mon ultime érection et jusqu'à ma plus fatale grimace, oui je voudrais bien, définitivement, fermer ma g.

Je rêve d'un monde meilleur où je serais tout seul.

Pourquoi neige pas. Parce que trop doux.

L'alité rature.

Quel écrivain de ma génération n'a pas fait sa petite crise de N(E)RF ?

G. toujours aussi mignonne, elle est en 3^e maintenant – mais ce maudit appareil dans la bouche qu’elles ont toutes à cet âge ; elle est en « stage » ; je suis sûr qu’elle voudra des tas d’enfants plus tard. Ses p’tits seins sont deux balles de tennis.

Lui, mort dans la salle de bains. Elle : « évidemment la lumière qui brûle ! »

Hop, un petit surf sur la vie, et le bout du rouleau.

Pâle choix.

Il y a tout ce qui cherche à entrer qui se heurte à tout ce qui cherche à sortir.

J’estime n’avoir commis aucune erreur dans ma vie. Tout ce que j’ai fait, je l’ai fait par volonté brute et grossière, par intelligence fine et castratrice.

Scintillement d’une petite culotte, à peine entr’aperçue, dans un coup de vent.

Grâce à l’armement nucléaire, tous ensemble, refusons de dire demain !

Comment concilier haine de la parole et respect de l'autre.

Ne remets plus à demain. Renonce à tout ce qui crispe ton attente. Pose une pierre sur le vide et envolé-toi.

La vie m'a tout donné, faites-moi penser à remercier.

Ce mangeur de scorsonères et de tétragones, avec cette grande fille maigre à qui il fait des enfants.

Les mères nous font enseignant.

Le combat que je mène doit me conduire à la solitude, à la déchéance, au mépris général. Mais le résultat est encore loin d'être assuré !

Mon père à la pêche. Il attrape une ablette qui se décroche, rebondit sur les cailloux et file en un éclair vers la profondeur. Très placide : « Pas besoin de lui montrer le chemin. »

Quand on achète une grosse boîte d'allumettes, on se dit : je suis tranquille avec cette grosse boîte d'allumettes.

Je cherche en moi comme un chien fouille dans une poubelle.

« Non, j'ai pas envie de faire ça. Je laisse en l'état. On verra après ma mort... » Voilà le genre de propos que, penché sur un tiroir, à l'instant même, je subvocalise.

L'écrivain placé devant son œuvre à écrire a soudain comme un très gros coup de pompe mental.

La petite pluie court sur les toits, scintille dans le soleil, frôle l'âme et vous laisse bouche bée derrière votre rideau bonne femme.

Au camping, il se lave les dents avec les cuisses d'une très jeune fille.

Le lézard, son immobilité face à la mienne ; qui va l'emporter : lui éclat de silex vivant, ou moi spécimen de l'espèce la plus vainement agitée qui soit ?

Elle est assise haut sur un tabouret de bar. Elle discute. Jeune, brune, peau très mate, d'origine antillaise. Elle discute. Mais elle m'a reconnu – j'ai été son instituteur, son maître disait-elle alors –, impossible de retrouver son nom. Elle n'a pas changé, un vrai petit soleil exotique. Elle discute, jette un œil vers moi, s'assure que je la regarde. Elle rit. À un moment elle retire sa veste. Épaules, débardeur moulant ; elle n'a pas loupé son coup. Beauté et souffrance comme sorties d'un chapeau. M'en prendre qu'à moi, qu'est-ce que je fous là. Pluie et vent sur le trottoir.

Nous renonçons à comprendre. Quant à renoncer à être... les autres s'en chargent.

Signe de vieillissement ? Une jolie femme – qui a vingt ans de moins que moi – m'abrite sous son parapluie, haleine contre haleine ; et pas la moindre envie de l'embrasser.

La tempête agite sauvagement tout ce qu'elle touche. C'est un fracas de tôles secouées, de choses disjointes battant avec rage, ça vous foutrait par terre. Ramener le pain dans ces conditions tient du coup de force.

Peut-être pas très sain ce rapport passionnel avec des plantes vertes...

J'affectionne mes répugnances, je les soigne, je les cajole même. Je ne suis pas épris de justice, ni de justesse, je veux simplement tenir une certaine note...

Il faut mettre une sorte de fureur à bien cacher son amour conjugal.

N'avoir rien à faire m'est devenu inaccessible. C'est le prix de la « respectabilité » ordinaire.

Nous ne pourrons jamais survivre avec un 1,2 milliard d'automobiles en Chine.

Peter Garrett

Un chemin de boue entre les vignes sous un ciel pâle, une énième dispute conjugale – la même depuis trente ans –, un vieux ragoût de tristesse froide, un bouchon de rage rentrée, une dalle sur la langue, un guéret autour du cœur, un dimanche en somme.

Je ne suis pas directeur de recherche au CNRS.

Mes auteurs préférés : des abouliques terrifiants d'efficacité.

J'en ai marre, marre, marre, marre de cet immense pensum qu'est la vie quotidienne... Je veux rien foutre, pas travailler, pas lever le petit doigt, pour rien, et qu'on me laisse déprimer en paix, couché par terre, avec le pouce dans le bec comme disait mon père.

Ma vie et mon « œuvre » manquent de tirage.

Jamais rien de juste ou de sincère, j'ai une première personne de seconde main.

Il est aujourd'hui question de payer les enseignants « au mérite ». Je m'attends à gagner de l'argent ! Car l'effort atroce et démesuré que je dois faire chaque matin pour me retrouver dans une classe n'est sûrement pas commun.

Silence : que son règne arrive.

Jeter quelques mots sur le papier, mais on m'a tellement appris à ne rien jeter.

L'envie souvent ne manque pas de sauter les barbelés et de courir se pendre au cou d'une vache.

Un homme peut faire beaucoup de choses par la volonté – des autres.

Dix refus aboutissent à une ligne qu'on n'a plus le cœur de repousser.

Le chien à qui l'on dit « allez, viens, papa s'en va ! »

Plus on s'interroge sur ce qu'est « vivre », moins on vit. Si bien que très vite on traite continuellement d'un sujet dont on ignore le b.a.-ba.

Une question qu'on me pose parfois, « alors tu écris toujours ?... » me nullifie au-delà du pensable. Dans les affres je cherche vainement une réponse quand mon interlocuteur depuis longtemps passé à autre chose se demande à quoi je pense.

J'exerce sur d'autres – petits – êtres l'effroyable contrainte que la société exerce sur moi, et le pire c'est que je ne m'en sors pas trop mal.

En deux mots : « mot-mot », c'est ce que j'entends à travers la cloison dans un programme télé du samedi soir. Inutile d'insister, je ferme le cahier, ne trouverai pas mieux.

Ma vie se passe de tout, sauf de commentaires.

Je cherche toujours à remplacer un mot par deux autres, c'est ce que j'appelle « travailler ». Ma concision m'embête. Puis il faut que je retrouve dans un fouillis la première version qui est la bonne.

Aujourd'hui je suis content de moi. En clair : je n'ai vu personne, n'ai parlé à personne, téléphoné à personne, pensé à personne, etc.

J'aime pas tourner la page de mon cahier. Le « tout toujours à recommencer » m'accable.

Comme tout le monde j'ai peur d'être rectifié en trois mois par un cancer.

Il ne recule pas devant un mauvais jeu de mots ou une petite vulgarité, c'est ce qu'il appelle baliser son raffinement.

J'ai honte d'avoir cru si longtemps que tracer trois lignes sur du papier (et les publier) me dispensait de tout le reste, de m'instruire, de m'informer, de prendre des décisions, de m'apercevoir de la présence des autres, d'aimer, de travailler... enfin d'être un homme.

Être heureux à couper des branches.

Si on pouvait mourir comme on ferme un robinet,
il n'y aurait aucun problème de logement.

Demain est un coupe-gorge.

Je lis pour amorcer ma pompe.

Pour le moment mon inquiétude se nourrit de
brouilles, mais il lui en faut une par jour.

Jeunesse : elle dure, méconnaissable.

Heureux comme l'éperlan jeté dans l'huile
bouillante.

Poète : ce beau fruit de confinement.

Lisez : ceci est mon corps.

— Tu le sais qu'au fond on s'aime.

— Au fond de quoi ?

Les jeunes filles n'ont pas le temps de me refuser leur corps, je les prends si vite.

Aujourd'hui la tempête a arraché une partie du toit, l'antenne télé s'est jetée par terre et deux grands draps ont fini leur envol dans la boue ; il a fallu téléphoner au couvreur, appeler l'électricien et refaire une lessive. Il y eut le travail forcé, l'heure des repas et le soir est arrivé comme prévu.

L'homme se gratte mal entre les omoplates. J'y parviens pour ma part à l'aide d'une règle métallique que je glisse sous le col de chemise. D'autres se frottent à un arbre ou un angle de mur... mais avec des contorsions auxquelles je répugne.

Il pleut violemment à 100 m de chez moi. De ma fenêtre, un rayon de soleil dans l'œil, je regarde le grain filer à toute allure. C'est une nuée superbe qui miroite, qui ondule et qui noie tout ce qu'elle touche.

On attend. On attend toujours, jusqu'au bout de la vie. N'importe quel nonagénaire vous le confirmera. Cette simple évidence me déprime. Mais je sais aussi que moins on « fait » plus on attend. Dilemme : le fusil ou le travail.

J'ai besoin des corporations.

Évitez S.V.P. de faire pétarader vos petits avions de tourisme au-dessus de ma cage d'escalier !

Je blanchis comme l'argent sale.

L'attente, qui tombe en grosses gouttes lourdes sur une carrosserie.

Le hoche-queue est venu hocher sous mon nez. Je n'ai pas bougé. Il me surveillait, je le surveillais. Il s'est lassé.

À l'école je suis à mon bureau ; je corrige, donne quelques conseils. C'est le tour de Ouafa, petite marocaine de huit ans. Sans doute pour ne rien perdre de ce que je lui dis, elle a posé sa main sur mon épaule, et j'ai ses cheveux dans mes cheveux. Quelle belle confiance, à défaut d'être son amant je suis un peu son papy, ou son tonton.

Il a la fibre philosophique, est-ce bon pour le transit intestinal ?

Condamne la hâte. Continue à ne rien faire, mais posément.

Je n'ai aucun mot pour l'amour partagé, la vie heureuse, le désir satisfait. C'est ma pierre d'inconvenance.

Vous surnourrissez votre chat mais vous ne donnez rien à celui qui vit abandonné derrière les garages. Vous véhémentez : « Je ne vais pas nourrir tous les chats du quartier ! » et vous ne manquez pas en cela de recevoir de toute part approbation et soutien.

C'est une belle enveloppe manuscrite à mon nom avec un beau timbre, et une belle flamme. C'est beau et c'est parfait ; c'est l'amour des hommes sans les hommes.

Mettons qu'un homme soit intelligent – créatif – une minute par jour. Et qu'on aboute toutes ces minutes. Ça peut faire un bon livre, très au-dessus de son auteur !

La prise de notes, une certaine analogie avec la pêche à la ligne : la même euphorie quand les touches sont franches et les prises faciles ; la même morosité quand on croirait pêcher dans une bassine.

Ce matin je n'ai même pas la force de mettre en chantier tout le bataclan du petit déjeuner.

Guère de chance de plaire ces jours-ci, avec ce furoncle entre les yeux.

Si vous avez déjà passé quelques décennies sur cette terre et que votre cerveau ne vous refuse pas encore tout service, vous prenez immanquablement la décision de vivre un jour comme un oiseau, ou une fleur. Bien sûr vous n'êtes ni un oiseau ni une fleur. Vous avez une famille, un boulot, des « biens », vous avez mille choses à faire, des tracas, des loisirs. Vous gardez l'utopie pour plus tard. Mais l'oiseau et la fleur sont jeunes à jamais et vous presque vieux.

Surtout ne le dérangez pas, il fait ses exercices de bonheur...

On ne veut pas être heureux, on veut être immortel.

« Baisse le capot on voit le moteur » c'est ce que les gars disaient élégamment aux filles dans mon enfance, quand la jupette ne remplissait que très sommairement son office. L'extrême vulgarité de l'expression me réjouit encore aujourd'hui.

Certains se rendent mornement à un rendez-vous amoureux, d'autres se font couper avec alacrité un bout d'intestin.

Gréviste de la respiration, demande plus rien.

Je fais une crise de lucidité qui passe moins vite que d'habitude, je m'inquiète, et si c'était pas une crise... mais un état, l'état de choc.

Je roule – j'écris – mal, avec mon frein à main coincé.

L'Attente est le court laps de temps entre une naissance et un décès. Les micro-attentes la font oublier.

Si cette vie n'était pas la mienne, je m'en foutrais !

Religieusement : manger.

Suicide : erreur judicieuse.

Elle est heureuse, mais mal.

J'imagine le mot laconique qu'elle pourrait me laisser : « Tu ne me reverras plus, je me suis donné la vie. »

— Et le simple bonheur de respirer, de boire de l'eau, de s'asseoir sur une pierre au soleil ?...

— Pas connu.

Je suis bien toléré par le « microcosme ». J'écris peu, je publie peu, chez de petits éditeurs. On ne parle pas de moi, je ne vends pas de livres. Je fais tout ce qu'il faut pour être « sympathique ».

Un ennui à caresser son poisson rouge.

La fillette pleure parce qu'elle a de l'eau jusqu'au menton et que maintenant le courant du Cher l'entraîne. Son père qui rit promet de venir.

On peut se tromper toute sa vie, mais après ce n'est plus possible.

Vous vous mouillez, vous exposez avec conviction – presque ferveur – vos goûts « littéraires », voilà que vous vous échauffez ! En face des regards furtifs s'échangent, des sourires à peine esquissés...

Qu'est-ce qui fait pleurer les blondes
Qu'est-ce qui fait tourner le monde ?...